



Journal des anthropologues

Association française des anthropologues

124-125 | 2011

Les rapports de sexe sont-ils solubles dans le genre ?

L'avenir des sciences et de la culture : une recherche vidéographique

Michel Burnier



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jda/5954>

DOI : 10.4000/jda.5954

ISSN : 2114-2203

Éditeur

Association française des anthropologues

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 2011

Pagination : 395-408

ISSN : 1156-0428

Référence électronique

Michel Burnier, « L'avenir des sciences et de la culture : une recherche vidéographique », *Journal des anthropologues* [En ligne], 124-125 | 2011, mis en ligne le 01 mai 2013, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/jda/5954> ; DOI : 10.4000/jda.5954

L'AVENIR DES SCIENCES ET DE LA CULTURE : UNE RECHERCHE VIDÉOGRAPHIQUE

Michel BURNIER*

Au début des années 2000, un profond malaise s'installait en moi. J'étais alors professeur de sociologie et chercheur au Centre coopératif de recherche et diffusion en anthropologie (Fondation maison des sciences de l'homme).

La recherche universitaire me paraissait enlisée dans l'analyse des conjonctures immédiates et empêtrée dans des projets à court terme, suscités par ce qu'on nommait joliment « la demande sociale » provenant de gouvernements exclusivement soucieux de croissance cumulative (et dix ans plus tard d'en empêcher l'écroulement...)

La succession accélérée de crises économique-politiques et l'incapacité de prévoir l'avenir rabattaient toute réflexion stratégique sur les difficultés présentes. Et les dites crises devenaient visibles à tous les niveaux. Désagrégation des familles et des communautés traditionnelles de vie, délitement de l'école – au niveau de l'enseignement supérieur et de la recherche, mais aussi dans la formation des plus jeunes –, éclatement progressif de tous les systèmes industrialisés de travail : chacun s'y trouvait confronté. Mais assez rares étaient ceux qui se demandaient ce qu'il pouvait y avoir de potentiellement prometteur dans ces « crises », et comment

* Centre Edgar Morin-IIAC-EHESS/CNRS
22, rue d'Athènes – 75009 Paris
Courriel : michel.burnier@univ-brest.fr

essayer d'imaginer un futur moins sombre, pourtant inscrit dans les mutations mêmes qui emportent à vive allure les sociétés post-industrielles et aussi bien les pays dits émergents.

Les intellectuels, qui par leur profession sont censés y réfléchir et suggérer de nouvelles idées, se trouvaient eux-mêmes désorientés par la fragmentation croissante des domaines de recherche. Lors de séminaires du Centre transdisciplinaire, sociologie, anthropologie, histoire, en 2006, Edgar Morin et Basarab Nicolescu mentionnaient l'existence de plus de 1 200 sous-disciplines scientifiques.

Quant à la pluridisciplinarité souvent affichée dans les milieux de la recherche, elle restait la plupart du temps un vœu pieux, affaibli par la structure des modes d'évaluation, qui empêchent un chercheur d'appartenir à deux champs disciplinaires concomitants, chaque section du CNRS le renvoyant à l'autre. Les objets d'étude devaient rester pragmatiques, applicables à très court terme et mesurables par les plus-values engrangées. Quantifier le nombre de pages produites, de références, de brevets, de rapports, de communications et autres revues « classées » devenait la norme, au détriment de l'intérêt intrinsèque des travaux de recherche. Sans jamais l'admettre clairement, le CNRS et les universités imposaient l'idée (fausse) que « nombre fait loi », transposant dans la recherche la notion économique (largement dépassée) de « masse critique ». Avec pour conséquence la création effrénée d'énormes « pôles » d'enseignement et de recherche regroupant des centres parfois très éloignés voire incompatibles (géographiquement et culturellement). Ceci conduisait à l'étouffement bureaucratique des initiatives singulières, noyées dans des évaluations quantitatives de plus en plus fréquentes.

Or, le but commun des sciences n'est-il pas d'humaniser l'homme, de mettre les savoirs au service d'un avenir meilleur ? La prise en considération de telles finalités peut faire sourire des scientifiques souvent obnubilés par leurs objets limités et partiels. De fait, je me sentais un peu comme le Persan de Voltaire, débarquant dans les temps modernes pour marcher sur les débris des grands récits éteints et des promesses non tenues.

Pourtant dès les années 1970, j'avais eu la chance d'être introduit à la perspective historique et anthropologique, à l'occasion de mes rencontres passionnantes avec des penseurs tels que Heidegger, Habermas, Farneti, Droz, Barthes, Touraine, Godelier. Dans les années 1980, de longues discussions avec Pierre Naville (l'auteur du *Nouveau Léviathan*) m'avaient conduit à filmer nos longs entretiens sur l'évolution des sociétés contemporaines.

Dans la même optique, je filmais avec Gérard Althabe, dans les années 1980, les enquêtes du Laboratoire d'anthropologie urbaine sur les modes de vie contemporains. Je produisais ainsi des documentaires expérimentaux. Puis je m'associais, de 1981 à 2001, aux activités du Centre coopératif de recherche et diffusion en anthropologie, à la Maison des sciences de l'homme de Paris. Dans ce qui n'était pas un laboratoire classique mais un lieu de rencontre interdisciplinaire entre l'anthropologie, l'archéologie, l'écologie et la sociologie, le but était de confronter des méthodes différentes et de les hybrider avec les savoirs profanes. Si l'objectif ne fut que très partiellement atteint, du moins les chercheurs que nous étions (pour une bonne part indépendants et étrangers) firent-ils connaître dans les lieux les plus divers leurs études, expositions et films documentaires.

C'est alors, au début des années 2000, que je décidais de mettre entre parenthèses mes films d'enquête consacrés à la vie sociale dans les banques parisiennes et de soumettre au CNRS un projet de recherche sur la pensée de l'après-modernité. Ce projet, intitulé « Passages », visait à « découvrir au milieu du gué des passages possibles vers d'autres rives ». Ce projet allait manifestement à contre-courant de la propension de la sociologie à pratiquer un empirisme à courte vue. Aussi, rien de surprenant à ce que la commission du Comité national sollicitée ait rejeté une telle proposition. Un représentant du CNRS déclara laconiquement qu'il semblait s'agir d'un « hommage à Edgar Morin » (*sic*), sans doute à la suite d'une lecture distraite, ayant uniquement retenu le soutien affiché d'Edgar Morin. D'ailleurs, un tel « hommage » eût-il été une si mauvaise idée pour la divulgation de la recherche scientifique ?

Heureusement, malgré cette fin de non recevoir, de vieilles amitiés dans le milieu audiovisuel de la recherche anthropologique me permirent finalement de réaliser les vingt films de la série « Passages », échelonnés de 2004 à 2008. Et, comble de l'ironie, sous le label du CNRS. L'amical soutien de la Maison des sciences de l'homme et du Centre d'études transdisciplinaires, sociologie, anthropologie, histoire, grâce à l'ouverture d'esprit de Maurice Aymard, de Marc Augé, de Michel Wieviorka, de Claude Fischler, de Daniel Friedmann, de Marc-François Deligne et de quelques autres ne me fit pas défaut.

À vrai dire, cette série vidéo-documentaire devait comporter trois phases. Seule la première a été portée à terme. Elle est constituée de vingt entretiens avec des savants chevronnés. En effet, j'avais au départ ouvert la perspective de réaliser d'autres séries d'entretiens, allant d'artistes et d'écrivains, à des gens de la rue, porteurs d'idées originales tout comme pouvaient l'être des chercheurs professionnels. À l'heure actuelle, l'éventualité de poursuivre cette expérience audiovisuelle n'est pas exclue. Elle pourrait même être étendue à des pays nord-africains.

J'en conviens, la problématique transhistorique de la série « Passages » ne pouvait guère intéresser des administrateurs ou d'étroits spécialistes. Elle fut pourtant comprise d'emblée par les vingt chercheurs contactés, tous de grande renommée internationale, œuvrant dans quatre champs principaux : l'anthropologie et la sociologie, la biologie, l'économie politique et la physique théorique. Ils donnèrent sans hésiter leur accord pour des entretiens filmés, ayant immédiatement compris les enjeux d'une réflexion épistémologique sur l'état de nos savoirs et de nos sociétés, et sur leur avenir prévisible. Car leur objectif fondamental n'était pas le développement en soi d'un domaine particulier, mais l'épanouissement de l'être humain sous toutes ses facettes.

Pour ma part, je devais éviter deux écueils. D'abord, le risque d'un dialogue de sourds entre des scientifiques pointus et un anthropologue-réalisateur insuffisamment au courant des avancées scientifiques, notamment dans les sciences de la nature. En fait, mon parti pris était de m'adresser aux scientifiques non pas dans

leur habit de spécialistes mais en tant que citoyens éclairés, capables de parler un langage compréhensible par tous. Le deuxième danger était, en essayant de juxtaposer les propos émanant de chercheurs aux préoccupations très diverses, d'aboutir à des quiproquos, à des discordances, voire à une cacophonie d'ensemble.

Là était le cœur du problème : j'avais annoncé au départ deux issues possibles aux entretiens. Soit l'ensemble des discours dégagerait une homogénéité éclairante dans la vision de l'avenir, soit en ressortiraient des antagonismes criants, et peut-être une impression globale d'incertitude conceptuelle. Mais après tout, ce sentiment de chaos dans les idées se serait avéré emblématique des confusions et des malentendus dans lesquels notre époque se débat. Et pourtant, il n'en fut rien. Les discours savants se recourent largement, sans cependant comporter de message commun clairement défini. Dans l'ensemble, les mises en garde face aux dangers qui menacent l'humanité sont plus fréquentes que les appels à aller dans telle ou telle direction.

Je peux cependant affirmer qu'il y a bien quelque chose de commun et de cohérent chez les hommes de science interrogés. Mais cette convergence ne se situe pas tellement là où on pouvait l'attendre, c'est-à-dire dans la pertinence et le partage des concepts. En effet, ce n'est pas dans les analyses et les propositions des scientifiques que me semble se trouver le principal intérêt de l'ensemble des vingt films. Ce sont bien plutôt les styles de questionnement et les positions subjectives des savants qui ressortent des dialogues avec le plus de force.

La sélection des personnes à filmer ne me fut dictée par aucune volonté de former un échantillon représentatif de milieux scientifiques, tentative qui aurait été vouée d'emblée à l'échec. Les deux critères essentiels du choix des individus furent mes affinités intellectuelles et le désir de remplir un « devoir de mémoire » envers ceux qui, pour plusieurs d'entre eux fort âgés, risquaient de disparaître. J'avais peu auparavant ressenti douloureusement la fin prématurée de plusieurs savants qui m'avaient donné leur accord pour être filmés, parmi lesquels René Thom, Ilya Prigogine, Jean

Baudrillard, Claude Lévi-Strauss, sans oublier ceux que j'avais rencontrés bien avant, comme Michel Foucault, Jacques Monod ou Laurent Schwartz.

Dans tous les cas, la singularité de chaque individu et ses recherches déterminèrent mon choix final. Il s'agit d'anthropologues et de sociologues (Godelier, Touraine, Salomon, Morin, Poulat), de biologistes (Testart, Gouyon, Ninio, Benvéniste, Atlan), d'économistes (Passet, Latouche), de physiciens-théoriciens (Waysand, Lachièze-Rey, Klein, Luminet, Nicolescu, Lévy-Leblond).

Si la préparation des entretiens a nécessité un travail conséquent en amont et la fréquentation intellectuelle des œuvres, les dialogues en direct n'ont été accompagnés de presque aucune consultation de notes. Aucune interruption n'a eu lieu pendant les enregistrements, tournés en continu. Seules quelques très rares coupures ont été effectuées au montage des vingt dialogues, d'une durée unitaire de quarante à cinquante minutes. Cette relative brièveté des entretiens est compensée par la grande densité des propos échangés. Ils étaient simplement précédés par l'énoncé de questions qui auraient pu être résumées en une seule : « Où allons-nous ? » Elles concernaient quatre points principaux :

- les avancées actuelles des sciences de l'homme et de la nature,
- les mutations culturelles qui se profilent,
- la place des intellectuels humanistes et critiques,
- la recherche de passages vers de nouveaux rivages.

Pour ne pas alourdir ce bilan provisoire, l'analyse détaillée du contenu des entretiens ne figure pas ici. Ils ont été décryptés et analysés par Michel Le Goff dans un mémoire final de master, en vue d'une publication ultérieure. Il semble néanmoins éclairant de donner un aperçu des principaux thèmes abordés par les scientifiques interrogés.

Le premier thème, présent dans la plupart des entretiens est celui du progrès des sciences qui, comme l'indique Lachièze-Rey, « résout quelques problèmes mais en crée d'autres ». Les sciences sont essentiellement devenues des technosciences qui « saccagent la

planète dans un esprit de profit », alors même que, selon plusieurs scientifiques, des citoyens de plus en plus nombreux aspirent à l'équité, à la responsabilité et à « une conception du développement plus équitable, décisive pour l'avenir de l'humanité ». Par ailleurs, des physiciens insistent sur les apports de la révolution quantique : « La question du rapport du sujet à l'objet est devenue cruciale », explique ainsi Nicolescu, car « la vision quantique repose sur des principes épistémologiques qui bouleversent de fond en comble la pensée classique ». D'où la nécessité de pratiquer l'interdisciplinarité et même la transdisciplinarité, consistant à transgresser les frontières, à aller au-delà des disciplines pour intégrer le sujet humain dans les avancées scientifiques.

Une deuxième thématique porte sur la question du rapport à soi-même, que ce soit pour pointer la réalité des mutations culturelles liées à la mondialisation, ou pour souhaiter « qu'un jour les gens trouvent les moyens d'essayer de se réaliser eux-mêmes et d'aider les autres à se réaliser » (Gouyon). Selon Touraine, « la grande affaire actuelle c'est que l'on se retourne vers soi-même ». La mondialisation, en dissociant l'économie de la société, porterait en elle la destruction de l'idée de société. Le mouvement de globalisation de la production et des échanges constituerait l'amorce d'un changement radical.

En troisième lieu, les hommes de science critiquent l'absence de directions politiques et culturelles claires. La dissimulation de réalités gênantes provoque selon eux une anxiété générale. Face aux transformations en cours, le rôle des intellectuels consiste, selon Waysand, à « ouvrir et tracer des voies, porter le rêve des citoyens et le réaliser ». Et même s'il est impossible de posséder un savoir universel et que l'on ne peut pas être spécialiste de tous les domaines, « il est nécessaire d'avoir une très grande culture générale » (Luminet). Car, selon ces penseurs, « dans l'avenir les grandes découvertes viendront d'une approche transversale ». Ce qui est une façon de rappeler que la création ou l'innovation sont le plus souvent issues de milieux et d'individus situés hors des normes disciplinaires. Enfin, ils préconisent une « remise en cause de nos modes de consommation et de production » au profit d'un « travail

de l'émotion imaginaire » valable aussi bien pour le scientifique que pour le poète, l'artiste, le philosophe, l'anthropologue.

Ainsi, il a pu être vérifié que des savants de cette trempe sont bien plus que des chercheurs spécialisés. Ils sont en réalité des intellectuels au sens plein, des penseurs concernés par tous les problèmes de l'humanité, dans la tradition de la Renaissance où ils étaient nommés « humanistes », à l'image d'Erasme, de Léonard, de Rabelais. À l'ère des lumières ils ont été reconnus sous le vocable de « philosophes », avant d'être nommés « savants » au XIX^e siècle. À ces différentes époques, est considéré comme « intellectuel » (l'appellation date de l'affaire Dreyfus et elle est souvent devenue péjorative) celui qui ne se contente pas de produire une œuvre scientifique, littéraire ou artistique, mais qui prend position sur les grandes questions culturelles et politiques de son époque. Cette posture fait de lui un personnage difficile à cerner, parfois compromis avec les pouvoirs en place, souvent engagé dans les conflits d'idées ou de classes. Mais dans tous les cas, il est celui qui outrepassa son rôle de spécialiste de tel ou tel domaine.

Les années 1920-1930 marquèrent une rupture considérable dans la définition du rôle de l'intellectuel. L'ouvrage représentatif de ce changement est celui de Benda, *La trahison des clercs* (1928), attribuant pour tâche aux intellectuels de « dénoncer les corruptions, défendre les faibles, défier l'autorité ». Dans *Les chiens de garde*, Nizan affirme en 1932 qu'« un intellectuel n'est pas un sténographe de l'ordre, mais celui qui sait exprimer la nécessité de le dépasser, voire de le subvertir ». De manière plus argumentée, le texte fondateur de l'école de Francfort, *Théorie traditionnelle et théorie critique*, rédigé par Horkheimer en 1929, appelle les intellectuels à se situer du côté des opprimés. Cet auteur affirme que la théorie ne peut pas changer le monde mais seulement mener un combat d'idées, ce qui la situe en retrait du programme marxien de transformation du monde. Adorno précise cette position en assignant aux « savants du social » la mission de « nier la négation », autrement dit de critiquer l'exploitation et l'aliénation qui font de l'humain une marchandise. Cependant, à l'instar

d'Horkheimer, Adorno sait que la charge est lourde et son accomplissement improbable : l'intellectuel ne saurait devenir un guide ni se substituer aux mouvements sociaux. Il peut tout juste trahir l'idéologie bourgeoise et servir d'éclaireur du mouvement de l'histoire, « le seul laboratoire dont nous disposons », selon l'un des physiciens-théoriciens que nous avons filmé.

Depuis les années 1960, l'intellectualité humaniste (ou critique) a pris un nouveau visage qui la différencie considérablement de l'humanisme classique encore représenté par Sartre ou Mounier (engagés dans le champ des pouvoirs et contre-pouvoirs politiques). Cette nouvelle figure s'incarne dans une nouvelle conception des sciences, qui à la fois les confronte, les rapporte au passé « en ressuscitant des histoires oubliées ou abandonnées » (Foucault), les critique en réfutant la séparation traditionnelle entre subjectivité philosophique et objectivité scientifique.

Fruits d'un processus entamé au XIX^e siècle, la physique relativiste et la mécanique quantique sont le symbole de cette approche intégrée de l'homme et de l'univers. Les écrits et manifestes d'Einstein et de Heisenberg symbolisent magnifiquement l'intégration des sciences, des arts et de la philosophie dans une vision renouvelée du monde, clairement dirigée vers l'humanisation de l'homme, par quelque moyen que cela passe. Il en va de même des intentions manifestes ou latentes exprimées dans la série vidéographique « Passages ».

C'est sans doute une nouvelle vision de l'histoire des sciences et des cultures, inaugurée par le relativisme scientifique du XX^e siècle, qui a jeté les fondements d'une méthode transversale et indépendante des domaines auxquels elle s'applique : l'épistémologie des savoirs. Blanchot et Barthes en littérature, Kuhn, Canguilhem, Foucault, Monod, Reeves, Morin à partir des sciences et de la philosophie, l'école des Annales en histoire, l'anthropologie comparatiste, la sociologie critique ont réussi à mettre en évidence l'historicité des activités humaines dans leur environnement physique et culturel. Ce qui revient à conjointre les

sciences, le politique, les arts et la philosophie, ainsi que le démontrent amplement les personnes que nous avons interrogées.

Simpliste et linéaire, l'idéologie de l'accumulation des connaissances et des richesses pourrait potentiellement céder la place à la réalité des bouleversements vécus et des ruptures consécutives à la « guerre des classes et des savoirs » (Foucault). La recherche critique (appuyée sur une historiographie approfondie) met en évidence la discontinuité des modèles de production et la place centrale du sujet, de ses désirs, de ses victoires et de ses échecs. Intellectualité critique veut aussi dire refus du dogmatisme scientiste, défiance à l'égard des idéologies du progrès, recherche assumée d'un avenir meilleur.

Mais le chemin vers ces finalités, tel qu'envisagé par nos savants, n'est pas balisé par l'optimisme. Il penche plutôt vers un certain pessimisme, ainsi que l'évoque Luminet, rappelant Rabelais : « Je préfère en rire que de pleurer. » Il reste alors à tenter de comprendre quelles conceptions peuvent entrer en résonance avec notre époque, et sur quels principes reconstruire la scientificité, en sachant que ce début du XXI^e siècle connaît troubles et mutations dans tous les domaines. Les scientifiques tracent ainsi quelques pistes montrant que cette réorganisation des savoirs et des comportements est basée sur la fin des certitudes : le travail et l'existence humaine tendent à être désocialisés, la technoscience accélère la destructuration des milieux humains et naturels, les institutions sont balayées par la globalisation, les utopies sont déchues, les représentations artificielles modifient les identités. Et dans le même mouvement, ces mutations poussent à de nouvelles formes de sociabilité et de recomposition des cultures.

Dans ce bouleversement général, le sens véritable des mutations est difficile à comprendre. Mais c'est à partir de ces réalités mouvantes qu'émerge une nouvelle approche, valable aussi bien pour les sciences de la matière que pour les sciences de l'homme. Il s'agit du principe d'incertitude généralisée, qui n'est pas un simple axiome d'ordre politique ou psychologique mais la base d'une approche scientifique inaugurée par la mathématique des probabilités et des morphogénèses la physique des particules, la

sociologie des phénomènes stochastiques et plusieurs autres sciences expérimentales. En ce sens, il serait certainement judicieux de partir de l'idée que les sociétés et les cultures modernes sont la proie de chaos imprévisibles, et que c'est sous cet angle complexe qu'elles doivent être analysées.

De cette rapide synthèse des débats de la série « Passages » on retiendra finalement trois notions-clé : l'idée d'un dépassement de l'objectivisme scientifique et du progressisme naïf ; la nécessité d'un travail constant de démystification des idées reçues ; la tentative de reformuler des principes valables pour repenser le présent et imaginer l'avenir. Mettre en œuvre ces principes exige une méthode transdisciplinaire orientée par la perspective de l'émancipation humaine. Sans tomber dans le domaine hasardeux de la futurologie, cela devrait inciter au dépassement des clivages disciplinaires.

Les résultats provisoires de cette recherche vidéographique exploratoire semblent donc justifier l'intérêt de ce type d'investigation sans écrit. Mais, ainsi qu'on l'aura remarqué, la complexité des visions actuelles de la science et de la culture ne se résout pas dans quelques entretiens, aussi pertinents soient-ils. Les propos des savants renvoient assurément à des textes d'approche parfois difficile, qu'il est nécessaire de tenter de se réappropriier à travers des études approfondies. Néanmoins, les entretiens filmés permettent de se débarrasser de nombreux préjugés sur les sciences, véhiculés par la vulgate scientifique (pensons par exemple à certains grands mythes d'aujourd'hui comme le tout-génétique, le temps-zéro de la création de l'univers ou la démocratie procédurale comme solution politique). Pour autant, l'addition des discours ne prétend pas faire toute la lumière sur les avancées scientifiques et les projets inédits qui conditionneront notre avenir.

L'ambition de réaliser des entretiens compréhensibles par un large public est sans doute atteinte, mais sans que les concepts présentés suffisent à modifier les idées ou les attitudes d'un spectateur même très averti. De ce point de vue, le résultat final reste en demi-teinte et ne dépasse pas le seuil de l'introduction à une forme de pensée complexe et critique.

Par contre, cette recherche a produit un résultat tout à fait inattendu, utile à une réflexion plus générale sur l'usage de l'audiovisuel dans la recherche anthropologique.

Chacun sait que la perception des messages iconiques et sonores comporte une grande part d'émotions et de sensations largement inconscientes. Ce type de perception, censé être peu compatible avec une réflexion rationnelle, est ignoré par une majorité de scientifiques désireux d'argumentations logiquement exposées et de préférence par écrit. Or, dans un article sur la sémiologie des images optiques (revue *Communications*, 2006) je me suis attaché à analyser les raisons de la supériorité généralement admise de l'écrit sur l'image. Supériorité que les anthropologues sont à peu près les seuls à avoir contestée, grâce à des pratiques audiovisuelles fréquentes et reconnues (sans doute aussi parce qu'elles sont « exotiques » et légitimées par l'inoffensive « différence des cultures »). J'expliquais la suprématie du texte écrit en Occident par la consolidation du christianisme lors de l'apparition, entre le XII^e et le XIII^e siècle, d'une science raffinée, la glose, fruit de l'*interpretatio* des dogmes métaphysiques.

L'image a été considérée par les religions du livre comme un simulacre allégorique et trompeur, suspect de sensualité et donc de trahison de l'esprit. Ainsi, pour la culture religieuse et scientifique classique, seul l'écrit permet de conférer une signification aux images, apparemment dépourvues de sens et tout juste bonnes à impressionner les profanes. Or on sait, depuis les travaux de Saussure, que le signifiant véhicule la totalité du sens. Et cependant, la complexité énigmatique du signe iconique reste entière, ainsi qu'en avertit Desgoutte (2003) : « L'image semble, en dépit des efforts de nombreux sémioticiens, résister encore à toute analyse formelle de son contenu. »

Le projet initial de la série « Passages » prévoyait de ne prendre en compte que le contenu discursif des entretiens. Or, cette approche a été largement infléchie par la perception des documentaires projetés devant des publics variés. Car, bien que la mise en scène ait été quasiment réduite à des plans fixes sur les visages et les corps des savants, je suis en définitive convaincu que

ce degré zéro du film, pourtant axé au départ sur la pure parole discursive, rend parlantes des expressions non verbales aussi significatives que des concepts rationnels.

Le plus significatif chez ces penseurs n'est sans doute pas l'originalité ou la profondeur des propos. Ce qui prévaut ce sont les regards, les phrasés, les intonations, les gestes, en un mot les attitudes corporelles, ici visiblement empreintes de curiosité, d'empathie et d'ouverture au monde.

Ce langage non verbal n'est pas reçu comme peuvent l'être les mots, toujours filtrés par des barrières rationnelles et par le degré d'entendement du récepteur. Car les expressions corporelles et visuelles passent inaperçues dans l'échange rationnel, d'autant qu'elles ne peuvent donner lieu à interprétation logique. Or l'attitude et le style procèdent d'une expressivité communicationnelle qui s'adresse directement aux sens et à l'inconscient, en faisant appel aux sentiments et à toute la gamme des perceptions que le cerveau conscient ignore. On sait par exemple que selon certaines recherches en psychologie (je suis particulièrement redevable aux expérimentations du psychologue bâlois Frey opérées dans les années 1980 à la Maison des sciences de l'homme), le visage peut exprimer 120 nuances différentes et le corps 96. Le corps « parle » donc de manière bien plus sophistiquée et différenciée que les mots, dont la polysémie est plus limitée. C'est ce qui fait dire à Bataille que « l'expression a plus d'importance que le contenu ».

De la sorte, l'accent mis depuis longtemps par les anthropologues sur les danses, les chants, la théâtralité, la gestualité dans les rituels des sociétés éloignées mérite d'être transposé dans l'étude des formes d'expression et de communication présentes dans la culture moderne, où la rationalité langagière semble primer sur le contexte expressif des cinq sens, dont l'impact est toujours sous-estimé. L'hypothèse d'une primordialité de la réception sensitive par rapport à la perception rationnelle (où d'ailleurs les sens interagissent avec la mémoire), ne paraît pas illégitime. Elle fonde l'intérêt de donner non seulement à lire, mais aussi à écouter et voir, peut-être même à « sentir » la parole scientifique. La

compréhension des concepts ne peut que s'en trouver aiguisée et plus profondément intériorisée.

L'acquis essentiel de cette recherche audiovisuelle ne se trouverait donc pas uniquement dans la justesse des analyses énoncées. Il se situerait tout autant dans l'expressivité non verbale des chercheurs, en ce qu'elle conduit les interlocuteurs, mais aussi les spectateurs, à entrer dans une relation interpersonnelle forte, associant à une manière de penser une manière d'être et de se comporter. C'est le style de ces humanistes critiques qui les rend passionnants.

L'image et le son sont alors susceptibles de déclencher un désir de connaissance transmis sous la parole rationnelle. Preuve qu'un gai savoir ne peut aller sans implication subjective forte.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BENDA J.**, 2003 [1927]. *La trahison des clercs*. Paris, Grasset.
BURNIER M., 2006. « Les possibilités d'une sémiologie de l'image optique », *Communications*, 80 : 53-63. Paris, Seuil.
HORKHEIMER M., 1996 [1929]. *Théorie traditionnelle et théorie critique*. Paris, Gallimard.
NIZAN P., 1998 [1932]. *Les chiens de garde*. Marseille, Agone.

* * *